

maison après monsieur de Vergennes; c'était à en mourir de joie.

—Comment ai-je mérité tant de faveur? comment vous remercier, monsieur?

—C'est à moi à vous remercier, François; car je trouve en vous un commis fidèle, intelligent et dévoué; c'est un trésor trop rare pour qu'on ne s'estime pas heureux de le posséder. Allez vous procurer les vêtements nécessaires à votre nouvelle position, et demain je vous installerai dans les bureaux."

"Le lendemain matin, en effet, monsieur de Vergennes me prit par le bras, me fit traverser tous les bureaux, me conduisit à la caisse, me la remit entre les mains, et la reconnut et la vérifia avec moi. Il me parla d'un ton si plein de déférence et de politesse, que chacun des commis l'imita dès lors, et oublia le garçon auquel il donnait naguère des ordres, pour ne voir en moi qu'un supérieur qui allait leur en donner.

"Depuis cette époque mon patron m'a envoyé deux ou trois fois en mission, et je crois toujours m'en être acquitté d'une manière heureuse, puisqu'à mon retour j'ai constamment reçu de monsieur de Vergennes des témoignages de sa satisfaction... Mais vous pouvez juger de ma joie lorsqu'il y a vingt jours je reçus de lui l'ordre de partir pour le nord de la France, pour votre pays, monsieur Delloye, pour votre pays, monsieur Emile, vous, mes bienfaiteurs, vous, à qui je dois tout! Vous savez le reste. En montant en voiture, je trouvai un jeune homme dans une situation pénible, et qui se disait votre ami; je fus assez heureux pour lui rendre un service qui vous a été agréable, et dont monsieur Delloye m'a déjà bien récompensé en me remerciant comme il l'a fait en votre nom. Depuis mon séjour dans ce pays, j'ai parcouru les villes voisines où m'appelaient les affaires de ma maison, et me voici, monsieur, tout fier et tout heureux du bon accueil que je reçois de vous, et prêt à remonter en voiture pour aller rendre compte d'une mission dans la réussite de laquelle j'espère avoir dépassé toutes les espérances et toutes les prévisions de monsieur de Vergennes.

—Je désespérais de l'espèce humaine, dit monsieur Berghem, et jusqu'ici j'avais trouvé dans les hommes tant de fourberie et de vices, que je les avais pris en mépris et en haine. Mais aujourd'hui, Emile, vous me guérissez de ma misanthropie, vous me réconciliez avec l'humanité. En voyant de quels cœurs droits et purs vous vous trouvez entouré, je comprends aussi avec quelle confiance vous combattiez mes tristes doctrines

Non, les hommes ne sont pas tous méprisables et méchants, puisque je me sens fier et heureux de voir réunis autour de moi des caractères aussi honorables que ceux de monsieur Muller, de monsieur Delloye, de votre mère, de vos sœurs et de votre père. Je rougis maintenant, mon ami, d'avoir attendu jusqu'à présent pour vous faire part d'un projet qui ne peut guère, par malheur, se réaliser avant trois ans, mais dont je veux que nous prenions aujourd'hui, sur l'heure, l'engagement tous les deux. Je vous ai dit que j'avais des affaires à Cambrai; je rougis de ce mensonge, Emile. Ma seule affaire était de savoir si je vous trouverais dans votre famille, comme à Dunkerque, digne des projets que je formais pour vous; à présent, Emile, c'est moi qui crains de n'être pas digne de vous voir devenir mon fils... Dites, quand ma fille unique aura dix-sept ans, et elle en compte quatorze, voulez-vous devenir son époux?

—Moi! si pauvre en comparaison de votre immense fortune?

—Laissez-vous, Emile? je vous le demande comme une grâce! Laissez tomber votre main dans la mienne."

Emile se jeta dans les bras de monsieur de Berghem; tous les témoins de cette scène touchante applaudirent.

"Messieurs, je vous présente le fiancé de ma fille unique, Thérèse Berghem; je règle la dot à cinq cent mille francs; la noce se fera dans trois années.

—Oh! qu'il nous tarde de voir notre sœur Thérèse! s'écrièrent les jeunes filles.

—Vous la verrez au printemps prochain; elle viendra passer une partie de la belle saison avec vous, et vous me la ramènerez ensuite à Dunkerque, où vous séjournerez quelques mois. N'est-ce pas, monsieur Dorvilliers, n'est-ce pas, madame Dorvilliers? Ainsi, aujourd'hui les fiançailles, et dans trois ans la noce, et nous y serons tous. Monsieur Muller et monsieur Delloye voudront bien être nos premiers témoins.

—J'accepte de grand cœur.

—Et moi aussi, pourvu que Dieu me laisse vivre jusque-là: ce que je lui demande avec instance. Ensuite, je pourrai mourir, mon cher Emile, car vous serez aussi heureux que je le désire; aussi heureux que vous le méritez.

—Qui parle ici de mourir? Pourquoi douter de la Providence? Ne doit-elle point bénir nos projets, puisqu'ils sont honorables et justes? Allons, pas de pensées tristes! Bénissons Dieu, ne doutons pas de lui... A la santé de mon gendre! à la santé d'Emile!

—A la santé d'Emile! firent toutes les voix.

—Vive monsieur Emile! répéterent des houras du dehors.

C'étaient les clameurs joyeuses de ses ouvriers, qui répondaient aux acclamations des heureux convives.

Le lendemain de cette journée heureuse, François Muller exprima le désir de revoir, avec ses amis, l'allée de Fénélon où, pauvre mendiant il les avait vus très jadis. Tous les quatre prirent donc le chemin de cette promenade. Tandis que le caissier de monsieur de Vergennes et l'armateur dunkerquois marchaient les premiers, se donnant le bras et causant avec intimité, Emile restait à côté du docteur et paraissait plongé dans une rêverie pleine de tristesse. Monsieur Delloye voulut en connaître la cause.

"Ce matin, lui répondit le jeune homme, ma mère est venue me faire part d'une résolution qu'elle a prise en mon absence, et qui cause la mélancolie où vous me voyez. Comme je m'informais de ma sœur Joséphine et des motifs de son absence: "Ta sœur, me dit-elle, nous a quittés pour deux ou trois années?

—Pour deux ou trois années? m'écriai-je.

A continuer.

QUELQUES PENSÉES.

Il faut enseigner les mots pour les pensées, et les pensées pour le cœur et la vie.—GRÉGOIRE GIRARD.

Ce n'est pas ce qu'on mange, mais ce qu'on digère qui rend fort. Ce n'est pas ce qu'on gagne, mais ce qu'on épargne qui rend riche. Ce n'est pas ce qu'on lit, mais ce dont on se souvient qui rend savant. Ce n'est pas ce qu'on professe, mais ce qu'on pratique qui rend juste et équitable.

Rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir: on se croit l'âme desséchée; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégouter de la vie.—MME. DE STAËL.

LA PRUDENCE.—J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de la société, ces grands héros de la dissimulation: en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister la prudence, ou ma prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer.—Si vous venez à toucher ma poche par hasard, je ne serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez qu'un mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille: si je portais un poignard ou un pistolet, il en serait autrement. Je tiens donc mes poches nettes, et je les tourne volontiers.—JOS. DE MAISTRE.